

De la psyché à l'histoire

L'étude des phénomènes actuels, tant sur le plan politique, sociologique, économique ou personnel n'est pas seulement lié à la révolution industrielle technologique mais trouve ses origines dans notre inconscient collectif et nos mythes de toute puissance et d'immortalité.

Il en est ainsi de la souffrance. Son universalité, la peur qu'elle engendre renvoie à la culpabilité fondée trop souvent sur le déni et l'obligation de l'apaisement. Il ne s'agit plus de l'apprivoiser mais de grandir avec elle, c'est-à-dire, nous séparer de contingences et nous fortifier dans ce dépassement de nous-même.

Certes, la raison seule est inopérante. Certaines souffrances rappellent l'injustice de notre condition humaine et renvoient à l'absurdité de l'existence, s'il n'est espérance de salut. La dégradation, la perte de contrôle, la réduction de notre espace tant physique que mental et la vacuité du temps rythmé par les repas sans appétence, le sommeil qui fuit sont une épreuve douloureuse. Pour en échapper, il nous faut marcher dans notre tête, retrouver la longue durée, sans nostalgie mais restaurer le lieu de notre enfance avec le moment présent.

Il nous faut lutter contre cette présence de l'utilité « Je me sens , je me vis mutilé, fardeau pour les miens, abandonné car mon temps actuel est l'éternité, le temps des autres rythmé par l'action ».

Il y a discordance et incompréhension voire un sentiment analogue d'injustice et un risque dépressif contingent. C'est là où les phénomènes psychologiques se recentrent sur la présence intime de l'être ou se désolent des pertes engendrées par la vieillesse et la maladie.

Je sers à quoi? Je coûte aux uns et aux autres qui s'en défendent rappelant les temps heureux de complétude et justifiant ainsi qu'ils s'occupent de « moi ». Je mérite d'être plaint, considéré dans mon « mal être ». Assujetti, je me défends d'assujettir les autres, mais je n'y parviens pas.

Tout est douleur, perte, absence, séparation alors que reste-t-il? La transmission de l'information, elle ne saurait être univoque et ne s'applique pas en termes de continuité. Elle est refusée, commentée partiellement, intégrée ou dénigrée. Elle ne renvoie pas aux perceptions actuelles et paraît très souvent en conscience vide de sens. Pour autant, elle nous façonne, témoigne de nos interrogations, nos aspirations, inspire nos conduites.

Le discrédit actuel porté à la sagesse de nos anciens, amène au fait que trop d'informations tuent l'information ou du moins renvoie à une confusion des pensées et des idées, engendre malaise intellectuel et relativisme.

Qui croire ? Qu'y croire? Les philosophies et les religions présentent un caractère désuet, renvoient au repli quand ce n'est pas aux fondamentalistes, autres destructions. Modérées, elles sont encore considérées comme une morale, une partition, un renoncement à une connaissance sur la seule raison.

Les idéologies et les spectres qui les précèdent ont fait leur temps. La politique n'est-elle qu'influence, réseau et procès dont se délectent les administrés. Le travail si utile et difficile d'accès n'est-il pas vidé de sa réussite par des charges et impôts trop lourds? La prétendue égalité effaçant les différences ne tue-t-elle pas la liberté? Fuite en avant et déni d'une situation de concurrence et de compétition dont on dénonce les méfaits et que l'on déplace sur un plan comptable sur les chômeurs, les intermittents et bientôt sur les retraités !

La souffrance individuelle mais aussi collective est suspendue par le mythe de la

compétition où la réussite redonne l'espoir, la considération mais ce n'est qu'un temps, une étincelle.

A l'origine se trouve la liberté, celle de la différence acceptée, sans jugement péremptoire accordant à la fierté de la nation le tournant vers l'universel. Alors disparaîtront haine et compétition portant sur la possession, Cronos dévorant ses enfants.

Dans notre civilisation occidentale, universalité au Moyen-Âge s'appelait chrétienté. Dans son schéma pyramidal, clerc, chevalier ou manant chacun se vivait à sa légitime place conscient d'appartenir au divin. Dans notre prétendue égalité, cela confiné à l'injustice sociale, explique la lutte des classes et n'a eu comme corollaire que l'asservissement de tous à l'exception d'une oligarchie dans le paradis communiste.

Dans l'actualité, l'histoire s'insinue dans une lutte entre fondamentalismes religieux et laïcs d'une part et démocratie érigeant l'individu en fonction ultime et divinisé.

Un mot vient à l'esprit terrorisme, celui visible des exactions de tout genre, despotisme d'état, viols, assassinats, révolutions aveugles mais aussi plus pernicieux, plus pervers des consciences abolissant, niant les différences, ce qui les rend plus visibles instituant le politiquement correct, amenant lapsus et actes manqués.

La psyché actuelle confond situations et êtres. L'omniprésence de toute misère intellectuelle, culturelle, financière éloigne l'homme d'une quelconque modération.

Cela est vrai non seulement pour ceux qui trompent ou asservissent mais aussi ceux qui, sous couleur d'humanité, professent un faux humanisme basé sur la culpabilité et l'agressivité dans le dénonciement de faits divers ou des réalités tragiques.

L'espace mental est affaibli et les bonnes volontés se retournent. Nous sommes des pigeons à plumer. La réussite personnelle est-elle suspecte ?

La science aujourd'hui si décriée, sauf en matière de santé, si on allège le coup ne peut-elle apporter une réponse distanciée ?

Accepter, accueillir ou penser un autre ordre d'idées, la globalisation est espoir pour l'essentiel de la planète et réduction de privilèges lorsque seront lissés les aspérités actuelles. Les riches, pour le demeurer seront contraints au partage. Le travail, production et services, ne seront pas la seule source de richesses. La culture et l'art rendus universels ouvriront les mentalités et ne seront pas dévolus à une élite, laissant au peuple les « jeux du cirque ». Saisir notre finesse du sensible, l'émotion qui en découle, l'inconscient qui en surgit n'est-ce pas dans la contemplation, la méditation où chacun trouvera sa technique, améliorera le cœur de l'homme et lui insufflera un discours d'entente et de renforcement réciproque.

Le qualitatif se substituera au quantitatif. Le charisme des uns ne s'exercera plus autour du toujours plus ou plus haut mais selon un slogan trop souvent détourné par des corporatismes « Tous ensemble ».

Sur un plan humain il y a moins de gens qui meurent de faim, analphabétisme ou illettrisme ont reculé. La nature mérite d'être préservée et l'on peut espérer avec l'amélioration des conditions de vie encore lointaines que la démographie sera maintenue.

La génétique nous apporte l'unicité du genre humain. Les quelques mutations de gènes résultent sur quelques milliards d'années des conditions de l'environnement, facteurs climatiques et alimentaires en premier lieu.

L'homme est un, unique en son génome et en son genre. Sa définition est être de relation et en relation. Apprendre à se connaître, s'estimer, accepter une identité qui ne correspond pas aux normes du pays, voire de la famille mais aussi de son propre idéal. S'il n'y a pas partage avec soi-même en préambule et les autres par la suite, le manque, le vide, l'absence s'installent et la séparation où l'amour se charge de haine, le désir devient possession n'est plus possible, la guerre apparaît alors avec ses conquêtes Don-Juanisme et

rejet d'un côté ,prise de provinces et vassalisation des peuples de l'autre.

L'histoire évolue. De la cité démocratique athénienne à l'impérialisme romain, à l'universalisme chrétien et son corollaire social la féodalité ont succédé les luttes idéologiques et le triomphe apparent de la démocratie qui ne peut survivre qu'en intériorisant les interdits sociaux mais dont la conscience ne peut tolérer une répression du religieux.

Aujourd'hui dans cette lutte personnelle entre travail et chômage, laïcité des états ou tendances théocratiques, l'anathème c'est l'autre, le mécréant qui n'obéit pas à la loi divine l'assisté qui a oublié « Aide-toi et le ciel t'aidera ».

De tels concepts inscrits dans notre inconscient collectif engendrent des dommages irréparables . A des statistiques qui mesurent l'activité et les coûts ne peut-on opposer la qualité, l'échange, le plaisir que nous renvoie, le poète, l'artiste. Le service n'est pas matériel, la musique des mots ramène à la transcendance.

Puissions-nous nous diriger individuellement et collectivement vers cette maîtrise de notre être, n'abolissant pas les différences mais s'en inspirant dans un esprit d'ouverture et un partage des peuples qui s'enrichissent ainsi.

Robert Mosnier